

UN JOUR TU VERRAS LA MER

de Jahnu BARUA

1995 - VOSTF - 1H46

INDE - Couleurs



RESUME :

à partir de 8 ans

Passeur à Nemugri, sur la rivière Dihing, en Assam, région du Nord-est de l'Inde, Puwal gagne sa vie. Les écoliers qui vont au bourg voisin, quelques travailleurs pour la ville, et les fêtards dont il attend le soir le retour forment sa clientèle, peu nombreuse, mais assurée. Il vit de peu, une grande gamelle de riz pour la journée qui commence tôt, après la gymnastique et les ablutions d'eau fraîche du petit matin.

Mais il doit subvenir aux besoins de son petit-fils, Hkhuman, qui reste avec lui, depuis la mort de son père, emporté par une crue subite de la rivière. C'est une voisine dangereuse que cette rivière. Aussi Puwal dont le père et le grand père furent avant lui passeurs, ne veut surtout pas que son petit-fils reprenne le métier, et il ne le laisse pas toucher à l'unique rame qui sert à mener le bateau en godillant, d'une rive à l'autre. Même pas pour s'amuser. Car on y prend très vite goût.

Son petit-fils ira donc à l'école, il apprendra un métier moins exposé aux risques. Le vieil homme, bien fatigué, et parfois malade, travaillera donc jusqu'au bout de ses forces, heureux à l'avance du bel avenir qu'il prépare à l'enfant.

Mais tout ne sera pas aussi bien qu'il l'avait prévu. Puwal a un autre fils, marié à la ville, qui s'est laissé prendre aux pièges de la vie facile, et le pont dont on parle depuis des années finit par franchir la rivière, Puwal se trouvera sans clients, et ceci finirait très mal si le petit Hkhuman n'était pas là pour lui redonner courage...

Un continent cinématographique

Bien que mal connue en France, en dehors de quelques cinéastes comme Satiyajit Ray, Rilwik Ghatak ou Mrinal Sen, la cinématographie indienne est la première du monde, en nombre de films tournés. Bien avant les Etats-Unis et Hollywood, bien avant l'Egypte.

Avec plus de sept cents films par an, vus dans tout le pays et dans nombre de pays asiatiques, le cinéma reste un art profondément populaire. Et l'on ne saurait imaginer chez nous le culte dont sont l'objet les vedettes les plus connues, masculines et féminines.

La majeure partie de cette production, visant un public aussi large, est naturellement de caractère commercial. Un cinéma commercial pourtant très différent de ce qu'on entend en Occident, car la danse et la chanson, aux figures et aux airs reconnus s'y tissent à la trame de mélodrames, thèmes invariables sur lesquels chacun brode ses variations.

Les trois centres de productions principaux sont Bombay, Calcutta et Madras.

De Calcutta viennent les films qui ont connu une carrière internationale, comme ceux de Satiyajit Ray ; des studios de Bombay d'où provient ce film,

sortent les films les plus populaires, dont ceux tournés en Hindi, appelés « films pour toute l'Inde »

Il faut cependant noter que si le Hindi tend à s'imposer comme la langue la plus généralement parlée dans l'ensemble de l'Inde, elle est loin d'être la seule et n'est pas comprise par tous.

Aussi les films sont-ils tournés en onze langues principales - plus une vingtaine de dialectes que l'on parle dans certains d'entre eux.

CONTRASTES

Entre la rivière calme du début du film, coulant paisible entre des collines boisées et la fureur de la crue dévastant tout sur son passage, sur laquelle il va s'achever, c'est dans un premier et très fort contraste que s'inscrit le film.

Celui d'une nature qui donne à l'homme tous ses moyens de subsistance, mais qui peut aussi bien, du jour au lendemain, les lui enlever avec une aveugle brutalité. Mais cela n'est pas, on le voit très

vite, le seul contraste que le metteur en scène met en oeuvre, comme moteur même dans l'action.

En effet, aux images traitées tout en douceur de la vie bien réglée du vieux Puwal, dans sa cabane du bord de la rivière, à tous les signes d'un accord profond entre l'homme et son environnement qu'elles laissent voir, du lent glissement de la barque, au repos du passeur sous un auvent de branchages, succèdent les images fiévreuses de la ville voisine, où vit son fils aîné.

Ici, c'est le "stress", on court après l'argent, on ne peut se déplacer qu'en voiture, on s'habille de vêtements "cousus" trop près du corps qui sont loin d'avoir la souplesse des pièces d'étoffe dont se drapent les gens de la campagne.

Contraste facile, évidemment, mais fort, que le réalisateur va s'efforcer de développer sur un autre plan, non plus visuel, mais de mode même de vie.

Et, s'il le fait parfois avec une certaine lourdeur voulue, dans le jeu du fils ou dans le personnage de "l'agent immobilier", caricature d'indien occidentalisé avec ses cheveux teints, il parvient cependant à l'indiquer sobrement.

Ainsi, il suffira de deux mots lancés étourdiment et d'un regard entre le vieux Puwal et son fils pour que l'on sache que le premier a compris que l'autre lui avait menti en le faisant venir chez lui en ville, non par affection, mais pour régler sur son compte une affaire.

C'est en effet la façon dont les changements dans la vie de l'homme sont conduits qui est ici en question : tout un rapport de confiance père-fils, vu à l'oeuvre entre le grand père et son petit-fils, dans une très courte scène où le vieil homme donne de l'argent à l'enfant, est ici détruit par la cupidité.

Cette même "déshumanisation" va se retrouver dans toutes les scènes qui entourent la construction du pont : pots de vin, trafics en tous genres, corruption du haut en bas.

L'arrivée de la "ville" (en l'occurrence le pont et ceux qui l'ont commandité) à la campagne, le remplacement de l'antique moyen de passage qu'est la vieille barque par un pont pourtant rudimentaire, sont eux aussi placés sous le signe de l'argent destructeur de rapports humains.

Cependant, dans ces contrastes sur lesquels il appuie la construction de son film, le réalisateur se garde du schématisme : si le premier mouvement du vieux passeur est en effet de se révolter contre la brutalité de la nature, symbolisée par cette rivière en crue qui lui a enlevé un de ses fils et a arraché à tous les paysans des terres cultivables, si sa fureur le pousse à vouloir détruire le pont pour dire, dans le langage forcené du manieur de hache, sa haine de l'injustice humaine, son petit-fils saura trouver les mots pour le calmer.

Et ces dernières images, sur le dialogue entre le vieil homme et l'enfant, disent assez clairement que celui-ci, jusqu'alors guidé dans la vie par son grand-père, va à son tour le guider, dans une vie qui ne sera plus celle qu'il avait connue jusqu'alors,

mais qui est aussi à maîtriser, comme ses ancêtres avaient essayé de le faire avec la rivière.

Ainsi la fable dépasse-t-elle les contrastes mis en oeuvre, pour donner une belle leçon de vie.

Le pays de l'eau

Le film se passe en Assam, État de l'Inde situé au Nord-est du pays, sorte de longue enclave s'enfonçant entre la Birmanie et la Chine.

C'est une région tropicale, montagneuse et très boisée. La barrière que forme, le massif de l'Himalaya arrêtant les pluies de mousson, fait du nord de l'Assam la partie du monde la plus arrosée : un record de 1100 millimètres par an.

Aussi comprend-on, dans le film, l'importance des rivières, puisque, même lorsqu'ils vont en ville, c'est au bord de l'eau que se retrouvent le grand-père et son petit-fils.

De même que, dès le début, il est question des indemnités accordées aux paysans - et des trafics auxquels elles donnent lieu - pour les terres arables emportées par les débordements fréquents des rivières, qui les obligent à tenter de mettre en culture sans cesse de nouvelles parcelles.

D'où également, l'importance que prend le terrain non inondable appartenant au père et que le fils aîné va vendre en son nom.

Le réseau hydrographique de l'Assam est en effet extrêmement dense, drainé par le fleuve Brahmaputra, long de 2880 kilomètres, de l'Himalaya au golfe du Bengale.

Toutes ces raisons, abondance de forêts, présence de montagnes souvent inaccessibles, font que cet État, pourtant peuplé (près de quinze millions d'habitants) est habité, dans ses régions les plus reculées, par des tribus isolées, à l'écart de la civilisation et qui, pour certaines d'entre elles (les Nagas), réclament leur indépendance.

A l'attention des enseignants

Pour ceux que la version originale sous-titrée découragerait, il est prévu une lecture simultanée des sous-titres à toutes les séances si nécessaire.

Il suffit de le préciser à la réservation.

Choisissez donc sans hésiter ce superbe film, accessible dès 8 ans et riche d'enseignements.